

DENIS VANIER, *Une Inca sauvage comme le feu* (édition critique), poésie, Éditions Huit, 2014, 268 p.

Mathieu Simoneau

Number 146, September 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78894ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simoneau, M. (2015). Review of [DENIS VANIER, *Une Inca sauvage comme le feu* (édition critique), poésie, Éditions Huit, 2014, 268 p.] *Moebius*, (146), 173–174.

DENIS VANIER

Une Inca sauvage comme le feu (édition critique), poésie
Éditions Huit, 2014, 268 p.

Denis Vanier est un de nos poètes emblématiques. Toutefois, hormis ses textes publiés au cours de sa période phare, soit les années 70, avec des recueils tels que *Je*, préfacé par nul autre que Claude Gauvreau, *Pornographic delicatessen* et *Lesbiennes d'acid*, on connaît un peu moins ses œuvres parues entre la publication des *Œuvres poétiques complètes* en 1980 et celles de la deuxième moitié des années 90, vers la fin de sa vie. *Une Inca sauvage comme le feu*, recueil publié en 1992 aux Éditions de La Huit, est passé sous le radar de la critique, comme le mentionne l'éditeur Rémi Ferland dans sa préface. C'est l'une des raisons pour lesquelles ce dernier a voulu faire paraître une édition critique de ce recueil qui, selon lui, « est le meilleur [...] de Denis Vanier », parce que son « écriture y atteint à un sommet et [que] jamais [...] elle ne fut aussi lyrique, aussi variée, aussi complète, aussi achevée ».

Reste qu'il s'agit du point de vue d'un ami et éditeur, qui, dans sa préface, raconte sa rencontre avec le poète et ses années de collaboration avec lui, avec ce que cela comporte d'admiration, mais aussi de différends et de mésentente. Cette préface nous dépeint une époque plus difficile du milieu de l'édition québécoise, selon Ferland, de même que le rapport du poète avec ce milieu, alors qu'il est quelque peu délaissé par l'institution. On nous y dévoile également des facettes moins connues de Vanier, présenté dans toute sa vulnérabilité, une fois dégagé de l'aura de son personnage public de poète sulfureux.

C'est d'ailleurs cette vulnérabilité qui habite le recueil. Comme toujours chez Vanier, on est en plein lyrisme, un lyrisme cru et foisonnant. Le vocabulaire demeure celui qu'on connaît au poète, toujours urbain et éclectique. On s'éloigne toutefois légèrement de son côté tapageur et provocateur habituel, pour entrer dans un registre plus intimiste et intérieur, où le poète nous parle avec un certain cynisme, comme lorsqu'il fait cet aveu : « J'ai trop vécu dans la fosse commune / pour même mort m'en ennuyer. » Plusieurs passages sont d'ailleurs d'une

grande lucidité et témoignent d'une certaine désillusion : « il y en a qui perdent leur vie / mais on ne saura jamais où », « l'on dut conclure que l'acidité de la beauté / ronge même l'acier ». Le poète, dans son prologue, qualifie ces textes de « poèmes biologiques », et aborde le thème du corps, matériel, charnel, mais sous l'emprise « des effets secondaires de l'absolu ». La question de la mort est très présente, et aussi celle de la solitude et de la maladie, comme en témoigne cette phrase mordante et empreinte d'humour noir : « On ne guérit jamais d'être son corps. »

Le recueil demeure cependant imparfait, dans une certaine mesure. On a l'impression que le premier jet n'est pas si loin, que quelque chose demeure inachevé, comme à l'état brut. Les métaphores à rallonge sont légion, comportant notamment une surabondance de compléments du nom : « une passion de femme / en voyage à Dachau / dans les fours émoullients / de la vie rêvée / de la tragédie / de sa douceur. » Dans plusieurs autres passages, on perd aussi de vue le fil du poème à cause d'explications qui en alourdissent la progression. Il s'agit là de quelques défauts, peut-être, mais ces « maladresses » donnent tout de même au texte une certaine fraîcheur, une impression de poésie spontanée et de liberté qui nous emporte avec elle dans son exaltation débridée.

Le recueil est suivi d'un dossier critique assez exhaustif. L'éditeur ajoute des précisions qui apportent un éclairage pertinent au texte, mais propose surtout une interprétation personnelle des poèmes, en regard de sa relation d'amitié avec l'auteur et de ce qu'il connaît de sa vie. Cette posture éditoriale en vaut bien une autre, et cette approche permettra à certains lecteurs d'y puiser des renseignements supplémentaires à même de leur faire mieux saisir et apprécier l'œuvre de Vanier, sans aucun doute.

Mathieu Simoneau